

## LA JACHERE DANS LES AGRICULTURES PRE-CONTEMPORAINES DE L'EUROPE

François Sigaut  
Centre de Recherches Historiques  
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales  
Paris

Comme c'est souvent le cas, la notion de jachère a changé dans l'histoire. Mais il ne s'agit pas de ces changements imprévisibles et aléatoires par lesquels passe l'histoire de nombreux mots lorsqu'on la suit sur dix à quinze siècles. En réalité, l'histoire du mot "jachère" et des autres mots qui ont servi à désigner la même notion présente au contraire une remarquable stabilité. Un seul changement de sens est survenu, qui se situe dans le dernier tiers du XVIIIe siècle et dans les deux premiers du XIXe ou à peu près, et à l'issue duquel le mot "jachère" a pris l'acception qui lui est couramment donnée aujourd'hui. Auparavant, des origines à la fin du XVIIIe siècle donc, le sens n'avait pratiquement pas changé. C'est sur cette longue stabilité, suivie d'un changement très rapide à l'échelle de l'histoire survenant au seuil de l'époque contemporaine, que sera consacré cet exposé.

## LE SENS PREMIER DE "JACHERE"

Dès les années 1750, la production de littérature agronomique est entrée dans une phase de croissance exponentielle qui, selon toute apparence, s'est prolongée jusqu'aujourd'hui. En 1800 en tous cas, elle est déjà assez abondante pour que personne ne puisse plus prétendre l'avoir lue toute. C'est en plongeant dans cette littérature pour y étudier les anciens instruments aratoires et leurs techniques d'utilisation que je me suis rendu compte que la notion de jachère qui m'était familière - une période de repos du sol succédant à une période de culture, l'une et l'autre durant une ou quelques années - ne "collait" pas. Il y avait certes toute une catégorie d'écrits dans lesquels le mot "jachère" avait bien ce sens-là : écrits de propagande, où la jachère n'était mentionnée que pour être condamnée ("reste des temps barbares", "routine aveugle", "opprobe de

l'agriculture"), mais sans qu'on dise vraiment pourquoi elle était si condamnable, et sans surtout qu'on explique pourquoi, si cette pratique était si manifestement absurde et si facile à remplacer, la grande masse des cultivateurs y restait attachée. Dès qu'on quittait les écrits de pure propagande, d'ailleurs, les choses changeaient du tout au tout. Dans ceux où les pratiques paysannes étaient décrites avec quelque détail, qui sont aussi nombreux, la condamnation se faisait discrète. L'auteur y avait généralement recours comme à une espèce de rite obligatoire, destiné à justifier de son propre modernisme en quelque sorte. Mais cela fait, il finissait généralement par reconnaître que ces pratiques si condamnables au nom du progrès (il ne s'agit plus, ici, de la seule jachère) s'expliquaient en fait par de nombreuses considérations très concrètes et très puissantes, et que les routines paysannes n'étaient au fond pas si aveugles que cela, puisque les grands propriétaires qui prétendaient en changer éprouvaient bien des déboires. C'est à la lecture de ces écrits descriptifs et analytiques, où la propagande s'efface devant le souci de comprendre, que je m'aperçus que ma notion de jachère ne collait pas. Une espèce de malentendu, d'ambiguïté permanents y paraissait associée.

Ayant déjà présenté la question dans plusieurs publications (Sigaut 1972, 1975, 1977), je vais me borner à donner les conclusions auxquelles La jachère, ce n'est pas le repos du sol, à moins d'entendre "repos" dans un sens purement mécanique. La jachère, c'est l'ensemble des labours de printemps et d'été jugés nécessaires à la préparation du champ pour des semailles de céréales d'automne, et c'est également l'état du champ pendant cette préparation, c'est-à-dire à partir du premier labour et jusqu'aux semailles. Comme nous allons le voir, cela change tout à notre interprétation des agricultures pré-contemporaines.

Il est évident, par exemple, que si la jachère est une technique de préparation, elle vient avant et non après les céréales dans la rotation. L'assolement triennal classique doit donc s'écrire jachère/blé/avoine, et non blé/avoine/jachère. Ce n'est pas un détail. Car si après l'avoine on laisse le champ en herbe quelques années pour le pâturage des bestiaux, la jachère ne doit pas être confondue avec cet état du champ en herbe, qu'on appelait pâtis dans l'Ouest. Ce n'est pas la jachère qui se prolonge plusieurs années (la jachère ne dure jamais plusieurs années). Dans une formule du genre jachère/blé/avoine/pâtis/pâtis, on ne peut vraiment

*Tjé suis parvenu.*

comprendre ce qui se passe que si on met la jachère à sa véritable place, c'est-à-dire au début du cycle cultural. Le premier labour de jachère est vraiment le début de la rotation.

Une autre évidence mérite d'être rappelée, c'est que les jachères étant labourées, il ne s'y trouvait guère d'herbes pour les bestiaux. L'interprétation ordinaire qui associe jachère et vaine-pâturage est donc tout à fait erronée. On envoyait certes les bestiaux dans les jachères, mais c'était plutôt pour y détruire les repousses d'herbe (et plus encore pour la fumure) que pour qu'ils y trouvent leur nourriture. Ils trouvaient celle-ci en réalité soit dans les pâtis dont je viens de parler, soit plus généralement dans les chaumes, c'est-à-dire dans les champs moissonnés jusqu'au premier labour de la culture suivante. Dans l'assolement triennal classique de la région parisienne, le champ était en chaume une première fois après la récolte des blés jusqu'au labour pour les avoines, c'est-à-dire d'août à mars (6-7 mois), et une seconde fois après la récolte des avoines jusqu'au premier labour des jachères, c'est-à-dire d'août à mai (8-9 mois); total : 14 à 16 mois sur trois ans. Sur le reste du cycle, soit 20 à 22 mois, la jachère n'en occupait jamais plus que 5 ou 6 (de mai à octobre de la première année), le reste étant pris par les cultures proprement dites. Pour fixer les idées, le schéma d'ensemble était le suivant :

- (1) Jachère, mai à octobre . . . . . 5-6 mois
- (2) Céréale d'hiver, octobre à août . . . . . 10 mois
- (3) Chaumes, août à mars . . . . . 6-7 mois
- (4) Avoine, mars à juillet-août . . . . . 5 mois
- (5) Chaumes, août à mai . . . . . 8-9 mois

Pour bien comprendre ce schéma, deux observations supplémentaires sont nécessaires. La première, c'est que la jachère étant spécifiquement destinée à la préparation des céréales d'hiver, blé ou seigle, le bloc jachère + céréale d'hiver forme un ensemble de 15-16 mois absolument indissociable. C'est pour cette raison qu'on ne semait pas de blé deux années de suite : il fallait, après la moisson du premier, attendre le printemps suivant pour recommencer la série des labours pour le second. Dans ce système, le blé est une culture biennale, et c'est bien à tort qu'on qualifie d'"assolement biennal" ce qui n'est qu'une monoculture de blé. Seconde observation,

concernant l'avoine. On la semait ordinairement sur labour unique donné immédiatement avant le semis. C'est pourquoi le temps nécessaire à ce labour, qui n'est que de quelques jours, n'a pas lieu d'apparaître en tant que tel dans le schéma. Il y avait naturellement des variantes. Dans certaines régions, l'avoine était semée sur plusieurs labours, ce qui était aussi normalement le cas de l'orge. Et pour être tout à fait complet, il faudrait tenir compte des cultures fourragères, pois, vesces, féveroles, seigle en vert, etc., qu'on semait dans la sole des jachères pour les récolter à la fin du printemps, période de plus grande disette fourragère. Mais ce serait entrer dans des détails qui nous égareraient. C'est parce qu'il simplifie la réalité sans la fausser qu'un schéma est utile, et c'est le cas de celui-là.

Je vais revenir sur l'exécution de la jachère elle-même. Pour en finir avec notre schéma, je voudrais dire que ce qui importe à ce niveau de l'analyse, c'est d'identifier correctement les différents états successifs du champ. Nous avons vu que dans la France du XVIIIe siècle il y en avait quatre :

- la jachère, terre labourée et relabourée pendant 5 à 6 mois;
- l'état "terre ensemencée", du semis à la récolte, pour lequel je ne connais pas de nom en français moderne, mais qui a un nom bien connu en latin, arva (pluriel neutre d'arvum, inusité) ainsi que dans quelques dialectes, par exemple avéties dans le département du Nord;
- les chaumes, état de la terre entre la récolte et le labour suivant; ont dit aussi les éteules, les restoubles, etc.;
- le pâtis, état de la terre qu'on laisse en herbe plus longtemps que la période où elle est normalement en chaume, et habituellement au moins un an; il existe des équivalents exacts de "pâtis" en anglais (ley, lea) et en allemand (Dreesch, Eggart).

Si on remarque que le mot "pâtis" n'existe pas en français courant, du moins pas avec l'acception très précise qu'il a ici, on voit que sur les quatre états du champ nécessaires à l'analyse des anciennes rotations culturales, il n'y en a qu'un, les chaumes, qui peut être nommé sans erreur. L'état de champ ensemencé n'est pas nommé, ce qui s'explique peut-être parce que le besoin ne s'en fait pas sentir; il n'y a en tous cas guère de malentendu possible sur ce point. Mais ce qui est grave, c'est que le mot "jachère", dans son emploi actuel confond en fait deux notions distinctes, celle de chaumes et de pâtis, et n'a plus rien à voir avec la

notion qu'il désignait il y a deux siècles, parce que celle-ci a complètement disparu de notre horizon actuel. Ce qui implique qu'avec les mots actuels dans leur acception actuelle, nous n'avons plus aucun moyen de désigner les notions nécessaires pour analyser et comprendre les agricultures d'autrefois. Tout se passe en somme comme si le français parlé par les paysans au XVIIIe siècle et celui que nous (citadins) parlons aujourd'hui étaient deux langues intraduisibles l'une dans l'autre. Il est facile de mettre ce fait en évidence à l'aide d'un tableau comme celui-ci :

Notions	Mots disponibles pour les désigner en	
	français citadin actuel	français paysan XVIIIe
Terre labourée au printemps, etc.	-	jachère
Repos du sol	jachère	-

Autrement dit, nos ancêtres paysans n'avaient pas de mot pour désigner ce que nous entendons pas "jachère" aujourd'hui, c'est-à-dire le repos du sol en vue d'une restauration naturelle de sa fertilité (j'ai même l'impression que cette notion n'existait pas chez eux, ou du moins qu'elle ne jouait aucun rôle dans la détermination de leurs pratiques). Et réciproquement, nous n'avons plus de mot aujourd'hui pour désigner ce qu'était la jachère au XVIIIe siècle, c'est-à-dire une série de labours coordonnés au printemps et en été pour préparer des semailles d'automne. On ne peut surmonter cette intraduisibilité qu'en ayant recours à de longues explications comme celles que je viens précisément de donner.

#### NOMENCLATURE ET HISTOIRE DE LA JACHERE

Tout ce qui précède est évidemment très schématique, et il faut maintenant donner quelque idée des complications que comporte la réalité, sans quoi les simplifications que j'ai opérées risqueraient d'égarer le lecteur. C'est le cas notamment sur le plan linguistique. J'ai parlé de "français citadin actuel" : c'est effectivement une langue qui existe, puisque c'est celle que nous parlons aujourd'hui entre nous. Mais au XVIIIe siècle, et même encore aujourd'hui, il n'existe pas de "français paysan", il n'y a

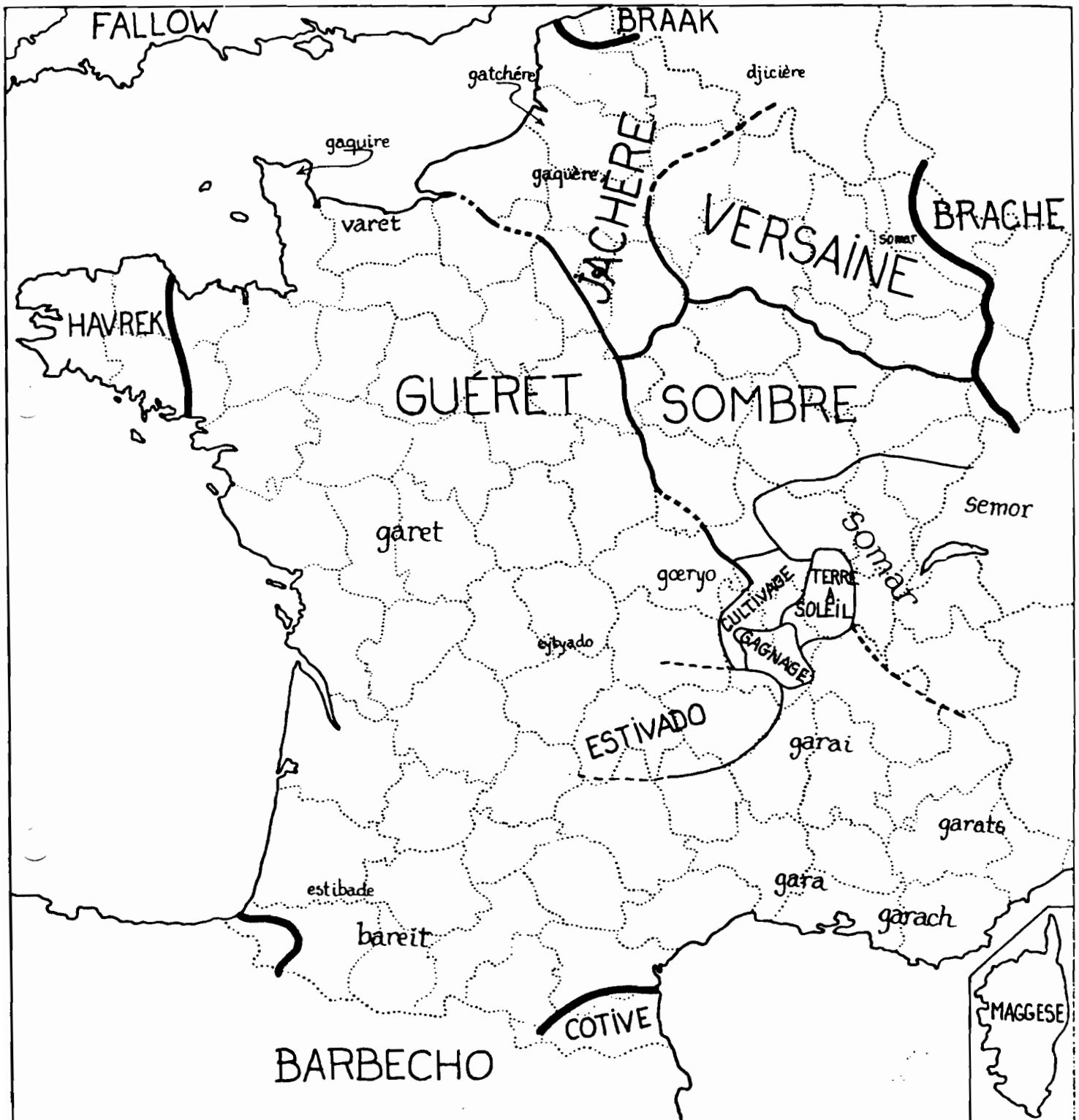
que des dialectes ou des parlers (on disait autrefois des patois). Et ce sont ces dialectes, parce qu'ils sont (étaient) effectivement employés ici ou là, qui sont la seule réalité dont nous ayons à tenir compte.

Ces dialectes nous sont connus par une quantité de travaux érudits dont les plus anciens remontent au XVIIIe siècle, et dont les derniers sont les Atlas linguistiques et ethnographiques de la France par régions édités par le CNRS. De plus, les mots techniques dialectaux sont souvent repris dans la littérature agronomique ou statistique ancienne, avec parfois des contre-sens, faute d'équivalents dans la langue littéraire. C'est en opérant une compilation avec ce genre de sources que j'ai pu établir la carte ci-après. Un coup d'oeil à cette carte suffit à montrer que le mot "jachère" n'est pas le seul à désigner la même notion. Il existe en fait dans l'espace français une bonne demie douzaine d'équivalents, sans compter les variantes (celles de guéret sont particulièrement nombreuses) et sans compter les termes appartenant à des parlers non français (havrek en breton, braak en flamand, Brache en alsacien, maggese en corse, cotive en catalan).

J'ai rédigé pour accompagner cette carte une légende assez détaillée pour ceux que ces questions de dialectologie intéresseraient. Je n'ajoute ici qu'un seul commentaire. Comme on peut le voir facilement, ce n'est pas jachère qui était le terme le plus employé. On ne le trouve en fait que dans la moitié nord-est de la région parisienne. Le terme le plus employé de très loin était guéret, qui avec ses variantes (varet, garet, garach, etc.) occupait près des deux tiers du territoire, et en particulier le sud-ouest de la région parisienne. Ce n'est donc pas un hasard si guéret et jachère sont les seuls termes qui soient passés dans le français littéraire actuel. Ce qui est intéressant, c'est qu'il l'ont fait l'un et l'autre en changeant complètement de sens et d'emploi. Jachère est employé aujourd'hui dans un registre techno-économique avec, on l'a vu, une acception "repos du sol, etc." qui tend d'ailleurs à se modifier quelque peu dans la perspective des gels de terres. Guéret par contre, autrefois exact synonyme de jachère, est passé dans un registre poétique où il a perdu tout sens précis. Il en a un dans les dictionnaires, qui d'ailleurs varie d'un dictionnaire à l'autre. Mais il ne fait aucun doute que pour les citadins francophones d'aujourd'hui, guéret est une pure référence littéraire.

Pourquoi cette divergence ? Sans doute parce que jachère se prêtait

LES DENOMINATIONS DE LA JACHERE EN FRANCE



Sources: les Atlas linguistiques et ethnographiques de la France par régions publiés par les Editions du CNRS; le Französisch Etymologisches Wörterbuch, de W. von Wartburg et collab.; et un grand nombre d'écrits d'agriculture, de recueils d'usages locaux, etc., publiés entre 1750 et 1900 environ, qui ont déjà été sommairement présentés dans Sigaut 1976a.

Légende de la carte

Limites. Les limites en trait gras correspondent aux frontières des parlers français, avec respectivement le breton, le flamand, les parlers alémaniques, le catalan et le basque. Le terme désignant "jachère" en basque nous est inconnu.

Les limites en trait moyen correspondent aux principaux étymons. Les limites en trait fin correspondent, soit à une variante importante du même étymon (sombre/somar), soit à des étymons de moindre importance géographique.

Les limites particulièrement incertaines ont été représentées en traits discontinus.

Lorsqu'un terme est attesté dans une aire très petite en dehors de son aire principale (somar en Lorraine du Nord, gaquire en Cotentin, etc.), aucune limite n'a été indiquée.

Etymons. Les principaux sont les suivants:

- lat. vervactum: a donné d'innombrables formes dialect. présentes pratiquement partout à l'Ouest d'une ligne Le Havre-Lyon; la forme guéret est passée en français commun; esp. barbecho (s'est diffusé dans les parlers d'Amérique latine pour désigner le labour à l'araire), port. barbeito.

- lat. médiév. gaskaria (du gaul. \*gansko?): jachère dans la région parisienne, gaquère, gatchère, guesquière, etc., dans les parlers picards.

- gaul. samo, "été" (cf. alld. Summer, angl. sommer): sombre en Bourgogne, somar en Franche-Comté, semor en Suisse.

Les autres termes sont dérivés, donc sans doute de formation plus récente que les précédents. Ainsi braak et Brache dans les parlers germ. (cf. alld. brechen, "rompre"), versaine dans le Nord-Est (de verser, "labourer"), maggese en Corse (de maggio, le mois de mai, cf. maggiere, "donner le premier labour"), estivado en Auvergne du Sud, et surtout terre à soleil dans l'Ain, cultivage et gagnage dans le Lyonnais, et cotive en Roussillon.

On remarquera que ce sont toujours les mêmes thèmes qui reviennent dans toutes ces étymologies: les jachères sont des terres "rompues", "versées", c'est-à-dire labourées ou défrichées, et en tous cas "cultivées", ces "cultures" leur étant données "en été", voire "en mai", etc. Aucune de ces étymologies n'évoque une quelconque idée de "repos" du sol...

Sens des mots, idiotismes. Le sens technique de tous les équivalents de jachère est resté clair jusqu'au milieu du XIXe siècle au moins. Par la suite, il a tendu à une certaine confusion par suite des changements techniques et de la pression du français commun. On a souvent éprouvé le besoin d'ajouter un qualificatif pour préciser le sens (guéret franc ou guéret blanc dans l'Ouest, par exemple). En Picardie apparaît le terme de poursuite (on "chassait la jachère" dans le Vimeu, on "poussait une terre en jachère" dans le Ponthieu). De tels idiotismes sont fréquents: dans le Lyonnais, les terres mises en jachère étaient dites "menées de labour", "menées de culture", elles étaient "menées à soleil" dans l'Ain, etc. Ailleurs, le terme est employé presque exclusivement au pluriel (les "garettes" du Poitou...).

La situation est plus confuse encore lorsqu'on est à la limite de deux termes comme jachère et guéret, par ex. en région parisienne (M.-R. Simoni-Aurembou). Mais dans le Nord du Cotentin, c'est depuis au moins le XVIe siècle que les deux termes de gaquire et varet co-existent chez les mêmes locuteurs. Ce qui pose un problème particulièrement intéressant (J.-P. Bourdon).



mieux que guéret à prendre le sens de "repos du sol" en raison de sa ressemblance avec le latin jacere, "être couché, gésir". On sait depuis longtemps qu'il n'y a aucun rapport étymologique entre les deux termes. Mais ce rapport a été supposé à plusieurs reprises dans la première moitié du XIXe siècle. C'est ce qu'on appelle improprement une étymologie populaire (car elle n'a rien de populaire, elle est le fait de savants incompetents, ce qui m'est pas la même chose). Quoiqu'il en soit, l'idée fausse que jachère devait venir du latin jacere a certainement joué pour faire préférer jachère à guéret par tous ceux qui voulaient affirmer leur identité progressiste en condamnant les pratiques anciennes.

Mais l'essentiel n'est sans doute pas là. Car une étymologie fautive ne suffit pas à rendre compte du changement qui, en moins d'un siècle, fait disparaître la notion de "série de labours..." pour la remplacer par une notion "repos du sol" complètement différente. C'est cette question à laquelle il s'agit de répondre.

Je n'ai pas de réponse tout à fait complète. Mais il me semble que l'interprétation "repos du sol" est née en France d'un malentendu à propos des idées d'Arthur Young, auteur, on le sait, de Voyages en France qui ont eu chez nous un extraordinaire succès. L'histoire est assez compliquée, je vais essayer de la résumer le plus possible.

Au départ, il y a une rotation dite de Norfolk, navets/orge/trèfle/blé, qui ne comporte pas de jachère, et qui représente pour Arthur Young un des critères fondamentaux d'une agriculture progressiste. A. Young se trompait à beaucoup d'égards. La rotation de Norfolk était plus ancienne qu'il ne le croyait d'au moins un siècle, et n'était pas à son époque le dernier cri du progrès. En particulier, ce système était assez rétrograde en ce sens qu'il ne pouvait fonctionner qu'à l'aide d'une main d'oeuvre abondante et misérable. Il ne pouvait en outre fonctionner que dans les sols sableux légers de l'East Anglia, car il imposait un calendrier de travail très serré qui ne pouvait pas être tenu dans des terres lourdes. Enfin, contrairement aux apparences, la jachère n'y était pas vraiment supprimée, elle y était plutôt déplacée. C'étaient les chaumes qui étaient presque supprimés, ce qui permettait en effet de faire disparaître l'année de jachère dans la mesure où, on l'a vu, cette année était surtout occupée par les chaumes dans la rotation triennale classique. Je ne peux pas donner ici davantage de détails. Mais précisément, ces détails nourrissent toute une controverse dans la littérature

britannique de l'époque. Dans cette controverse, Arthur Young apparaît comme le leader des antifallowists, traduisons des "antijachériens", des partisans de la suppression générale de la jachère. Ses adversaires fallowists, "jachériens" sont partisans de son maintien dans la plupart des cas, même si des rotations judicieuses peuvent permettre d'en réduire la fréquence. Ils soutiennent que sauf dans les sols sableux du Norfolk et sauf dans les systèmes à dominance herbagère, il n'est pas ordinairement possible de supprimer la jachère. Car on aboutit à terme à un salissement des terres obligeant à des sarclages manuels excessivement coûteux en main d'oeuvre.

Encore une fois, les détails doivent être laissés de côté. Ce qui importe dans cette controverse, qui occupe les années 1780-1820 outre-Manche, c'est qu'aucun des deux partis en présence ne commet d'erreur d'interprétation sur la notion de jachère, fallow. Pour tous, y compris Young lui-même, il s'agit sans équivoque de la série de labours préparatoires aux semis d'automne. La discussion ne porte que sur l'opportunité d'avoir ou non recours à cette technique, en fonction des temps de travaux disponibles, de la main d'oeuvre, des prix, des coûts... La question de la jachère est donc traitée dans le cadre du système agraire tout entier, et dans ce cadre, il est évident qu'elle ne pouvait pas recevoir de solution universelle. Le propre des esprits dogmatiques, toutefois, c'est de croire envers et contre tous à des solutions universelles. Il faut bien reconnaître qu'Arthur Young était un esprit quelque peu dogmatique. Pour lui, la jachère était pratiquement toujours l'indice d'une pratique arriérée.

Le mot de l'histoire, me semble-t-il, c'est qu'Arthur Young trouva en France un terrain tout préparé à recevoir ses idées sans les discuter. Il existait déjà, quand il y vint, une longue tradition d'anglomanie chez nous. Ses talents d'écrivain, l'engouement de la mode firent le reste. Il ne fut certes pas le premier à condamner les jachères. Mais après lui, cette condamnation devint un véritable rituel, auquel devait sacrifier d'entrée quiconque était soucieux d'apparaître comme partisan de l'innovation et du modernisme. Or cette condamnation n'avait pas de motifs précis. Dans les conditions économiques et sociales de la France, les termes du problème étaient très différents de ce qu'ils étaient en Grande-Bretagne, et le débat entre fallowists en antifallowists n'était pas transposable. Il fallait trouver autre chose, et l'interprétation de la

jachère comme repos du sol se présentait à point nommé pour cela. La jachère est condamnable parce qu'elle est absurde, disait-on. C'est l'ignorance, la paresse et la routine qui ont fait naître chez nos paysans l'idée stupide que la terre pût se fatiguer, alors qu'en réalité elle manque d'engrais. Rien ne justifie plus ce repos inutile et infécond qu'on peut aisément remplacer par des plantes fourragères, grâce auxquelles on augmentera la masse des engrais, etc.

On reconnaît dans ce qui précède quelques unes des idées-forces de la prétendue révolution agricole du XVIIIe siècle. L'extraordinaire, c'est que malgré l'incohérence de ces idées et leur peu d'influence dans la pratique, elles aient gardé autant de crédit jusqu'à nos jours. Car il est clair que si la jachère a reculé au XIXe siècle, lentement d'ailleurs, c'est essentiellement grâce au perfectionnement des instruments de travail du sol et à l'accroissement des puissances de traction. Mais n'entrons pas dans cet autre débat. Notre question était de savoir comment le sens de "jachère" avait changé. Il me semble que la meilleure réponse qu'on puisse lui donner pour l'instant, c'est le scénario que je viens d'exposer. L'opinion d'Arthur Young, équilibrée par d'autres en Grande Bretagne dans le contexte d'un vaste débat très technique, trouve en France un espace neuf que la tradition d'anglomanie, le succès des Voyages et l'absence de débat critique lui permettent d'occuper en entier. Mais par là même, elle se trouve séparée de toute l'argumentation qui la justifiait outre-Manche. Il faut donc l'étayer par d'autres arguments. C'est alors que le contresens, probablement déjà ancien, qui faisait de la jachère le repos du sol, est appelé à la rescousse. Ce contresens a deux fins. Il sert à démontrer que la jachère est absurde, et il sert à condamner la tradition paysanne qui a produit et qui entretient cette absurdité.

Il finira bien par s'instaurer sur le continent aussi un débat véritablement technique sur la jachère. Des agronomes aussi illustres que C.J.A. Mathieu de Dombasle en France ou A. Thaer en Allemagne s'efforceront de rétablir le terme dans son véritable sens et d'en discuter techniquement l'emploi, ce qui les conduira à revenir sur la condamnation dogmatique de la génération précédente. Mais les conditions ont alors changé. Dans les années 1820 à 1840, les questions agricoles ne touchent plus un public aussi large. Le mot "jachère" est entré dans la langue littéraire avec une acception qui, malgré leurs efforts, ne le quittera plus. D'autant qu'après 1850, le recul de la pratique de la jachère fait perdre à la question

l'essentiel de son intérêt. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il n'y a plus que quelques rares agronomes, G. Heuzé par exemple, et peut-être l'un ou l'autre lexicographe érudit, pour savoir que le terme "jachère" peut désigner autre chose que le repos du sol. Lorsque le terme entamera une carrière nouvelle, dans les écrits des géographes et des historiens, cette signification apparaîtra à tous avec une telle évidence que nul n'imaginera plus qu'on puisse la discuter.

#### LE MOT ET LA NOTION DE JACHERE AUJOURD'HUI

Ce n'est pas le lieu ici d'entamer une discussion sur l'histoire des techniques de labour. J'en ai donné quelques éléments dans d'autres articles, mais l'information sur ce sujet est tellement rare et éparse qu'il faudra certainement attendre longtemps encore avant de pouvoir proposer un tableau d'ensemble à peu près cohérent. Le seul point sur lequel je voudrais insister, c'est que la "jachère aux trois labours" est déjà un cliché littéraire dans l'Iliade (VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.). Cela signifie, pour cette technique, un âge d'au moins trois mille ans en Europe. Il est évident qu'en trois mille ans, et de la Grèce à la Suède ou à la Bretagne, l'outillage, les techniques et les théories indigènes donnant sens à ces techniques ont immensément varié, et il est évident en outre que c'est seulement lorsque nous connaissons dans le détail toutes les variations pertinentes que nous pourrions expliquer pourquoi le schéma de la jachère a eu une telle importance et une telle durée. Pour l'instant, il vaut mieux éviter de chercher des explications qui ne pourraient être que des spéculations hasardeuses. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'à de rares exceptions près, d'ailleurs fort instructives (j'ai étudié celle de l'Ecosse), tous les agriculteurs européens cultivant des céréales d'hiver à l'aide d'instruments aratoires attelés le faisaient en recourant à ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui un itinéraire technique schématique qui était celui de la jachère. Tel est le fait brut, le fait massif dont il faut partir.

La jachère était-elle pratiquée hors d'Europe ? C'est un point sur lequel je manque malheureusement d'informations. Je serais enclin à penser qu'elle devait l'être partout où des conditions semblables à celles de l'Europe étaient réunies : céréales d'hiver, culture attelée, climat "tempéré" (je reste volontairement sur ce point dans le vague). En d'autres

termes, la jachère devait exister en Anatolie, dans la plupart des pays du Caucase et peut-être dans les montagnes de Syrie, du Liban et de l'Afrique du Nord. Mais l'Iran a des conditions beaucoup plus arides et l'agriculture y est le plus souvent irriguée, ce qui rend peu probable l'existence de la jachère dans ce pays. Il est possible par contre qu'on rencontre à nouveau quelque chose qui ressemble à la jachère dans le Nord de l'Inde. Dans le Nord du Bihar, là où la pluviosité ne permet pas de faire alterner le blé avec un maïs ou avec un riz hâtif, la récolte du blé (avril-mai) est suivie par quatre à six labours de saison sèche, puis à nouveau trois à quatre labours après les premières pluies du début d'octobre, la plupart de ces labours étant suivis de ploutrages (Murchandani 1971: 207). On resème ensuite du blé. Il s'agit bien d'une jachère au sens technique du terme. Seulement, le cycle végétatif du blé étant plus court sous ce climat que sous le nôtre, l'ensemble jachère/blé tient dans une seule année, alors qu'il lui faut quatorze à seize mois en Europe. On a là, en somme, l'équivalent d'un assolement biennal comprimé en une année. Du reste, la chose n'était pas inconnue en Europe même. Il a existé dans la vallée du Pô en Italie un système dans lequel, grâce à une moisson particulièrement précoce et des semailles particulièrement tardives, on faisait tenir un blé et une jachère de quatre labours à l'intérieur d'une seule année (Sigaut 1977: 155).

Peut-on aller plus loin ? Peut-on supposer que la jachère existe ou existait en Chine par exemple, ou au Japon, ou dans les autres pays tropicaux ?

Je suis enclin, cette fois, à répondre par la négative. Toutes les rizicultures irriguées et où le sol est préparé à l'aide d'instruments attelés comportent également de nombreux labours successifs, mais ce serait un abus de langage que de considérer ces séries de labours comme une jachère. Les conditions écologiques, les contraintes et les finalités agronomiques, les modèles et les raisonnements en cause sont trop différents de ceux de la jachère occidentale pour qu'il y ait intérêt à opérer un tel rapprochement.

Il en est de même des céréales d'été, millets, sorgho, maïs. En Europe, ces céréales avaient leur place dans les jachères, qu'elles ont donc contribué à faire disparaître. Dans les climats de mousson comme ceux de l'Extrême-Orient, soit elles alternent avec une céréale de saison froide, blé ou orge, soit elles sont cultivées seules. Dans le second cas, cela

signifie que la saison froide est trop froide ou trop sèche, ou les deux, pour être cultivée, ce qui implique me semble-t-il qu'on n'a guère intérêt non plus à travailler le sol pendant ce temps. En un mot, la jachère se pratiquant en été par définition n'est pas compatible avec les céréales d'été. C'est pour la même raison que la jachère me semble incompatible avec tous les climats tropicaux à longue saison sèche. Elle redevient théoriquement possible dans les climats sans saison sèche trop prononcée, mais à deux conditions : 1, que la préparation du champ s'y fasse avec des instruments attelés, et 2, que la végétation ligneuse soit absente ou ait été durablement éliminée au profit d'une végétation herbacée. Ces conditions s'expliquent facilement, la première par le fait que la répétition des labours de jachère représenterait, s'il fallait exécuter ces labours à force de bras, un coût en temps et en travail absolument prohibitif (je n'en connais pas d'exemple, et il me semble peu probable qu'on en trouve en céréaliculture non irriguée); la seconde s'explique également par le fait qu'en agriculture forestière, l'emploi d'instruments attelés est à peu près impossible. Peut-être ces deux conditions sont-elles réunies dans quelques régions tropicales d'altitude, en Amérique du Sud notamment. Mais en dehors de ces régions, qui restent à identifier et qu'on ne peut guère s'attendre à trouver en grand nombre, la jachère entendue comme itinéraire technique au sens que M. Sébillotte a donné à ce terme ne peut exister, ni dans les pays de mousson, ni dans les pays tropicaux.

C'est sur les conséquences de cette conclusion que je voudrais insister. J'ai analysé l'histoire d'une notion et d'un mot. Je ne prétends pas "corriger" l'usage actuel, et je n'aurais d'ailleurs, si je le prétendais, aucun pouvoir pour le faire. Mais je peux et je dois exposer la véritable situation d'aujourd'hui, telle qu'elle ressort d'une comparaison avec le passé, et telle qu'elle se présente aussi peut-être par rapport aux besoins futurs. Cette situation, me semble-t-il, se caractérise par :

- la disparition de tout vocabulaire précis pour désigner les différents états du champ (jachère, avéties, chaumes, pâtis);

- l'introduction, dans nos schémas d'analyse, d'une notion, la jachère-repos du sol, qui n'existait pas ou qui ne jouait qu'un rôle tout à fait mineur dans les systèmes de pensée paysans.

Ces deux changements étaient peut-être sans importance à une époque où

les agronomes concevaient leur rôle comme celui de "fournisseurs de science" à l'agriculture. Il s'agissait d'inciter les agriculteurs à utiliser davantage d'engrais chimiques et de produits phytosanitaires, de planter des variétés plus productives ou plus résistantes aux maladies, de s'équiper en machines et en outils plus modernes et plus performants, etc. Je ne suis pas de ceux qui récusent l'intérêt et l'importance de toutes ces innovations, qui dans nos pays européens ont permis de multiplier de cinq à dix fois au moins les rendements du sol, et de cinq cents à mille fois les rendements du travail en moins de deux siècles. Bien que je n'aime guère le terme, il y a bien là une révolution à l'échelle de l'histoire. Et tant que cette révolution était en cours, on conçoit que l'étude détaillée des agricultures traditionnelles ait pu apparaître comme un exercice un peu gratuit, un peu suranné, à laisser à ces gens peu sérieux que sont les historiens, les ethnologues ou les géographes. Du folklore en somme.

Le fait nouveau, depuis une vingtaine d'années maintenant, c'est que les innovations scientifiques, soit se sont ralenties, soit sont entrées dans une zone de rendements décroissants. On redécouvre alors la valeur des adaptations régionales finement ajustées, telles qu'elles existaient à la fin du XVIIIe siècle ou au début du XIXe. Or c'est bien par la technique, par le raisonnement technique que ce genre d'adaptations s'élabore. Il n'est pas question de revenir un ou deux siècles en arrière et de préconiser des solutions dépassées depuis longtemps. Mais l'agronome ne peut plus être un simple fournisseur de recettes laissant à l'agriculteur le soin de se débrouiller comme il peut avec elles. L'agriculteur et l'agronome doivent désormais dialoguer sur un pied d'égalité dans le but de mettre au point les solutions techniques nouvelles dont le premier a besoin. Or ce dialogue n'est pas possible s'ils ne parlent pas une même langue, s'ils n'ont pas en commun un minimum de notions proprement techniques qui fassent le même sens pour l'un et pour l'autre. Des notions techniques qui peuvent avoir le même degré de généralité que celle qu'on reconnaît ipso facto aux notions scientifiques. La notion de jachère fait partie de ces notions techniques très générales qui devraient avoir leur place dans la culture technique de tout agronome actuel.

Cela dit, que faire ? Faut-il trancher autoritairement en faveur d'un des deux sens de "jachère" et rejeter l'autre ? Cela n'est ni possible ni souhaitable. Ce qui est à rejeter, c'est l'ignorance et l'inculture, et

c'est pourquoi la notion de jachère "préparation du champ" doit être reconnue et enseignée à côté de l'autre. Il n'est d'ailleurs pas si rare qu'un mot ait deux sens, et ce n'est pas un inconvénient grave quand les locuteurs en sont conscients et que le contexte permet de distinguer sans ambiguïté ces deux sens l'un de l'autre. On verra bien ensuite ce que cela changera à l'emploi du mot. L'essentiel, me semble-t-il, c'est de prêter la même attention et d'exiger la même précision dans le choix des mots techniques que dans celui des mots scientifiques. Ce qui implique nécessairement un retour sur l'histoire et sur les dialectes, car à la différence des notions scientifiques, les notions techniques sont souvent d'origine "traditionnelle". Si, comme je le souhaiterais, un effort de normalisation était entrepris sur ce point, il faudrait évidemment en tenir compte.

Le 5 février 1992

#### REFERENCES

- 
- MURCHANDANI, G. C.  
1971 Investigations into methods and practices of farming in various states. New Delhi, Indian Council of Agricultural Research.
- SIGAUT, F.  
1972 "Les conditions d'apparition de la charrue", JATBA, 19, 10-11: 443-478.  
1975 "La jachère en Ecosse au XVIIIe siècle", Etudes rurales, 57: 89-105.  
1976 "Changements de point de vue dans l'agronomie française du XVIIIe au XXe siècle", JATBA, 23, 1-3: 19-32.  
1976a "Pour une cartographie des assolements en France au début du XIXe siècle", Annales E.S.C., 3: 631-643.  
1977 "Quelques notions techniques de base dans les anciennes agricultures européennes", JATBA, 24, 2-3: 139-171 (numéro spécial, "Les hommes et leurs sols").  
1985 "Une discipline scientifique à développer : la technologie de l'agriculture", in C. Blanc-Pamard & A. Léricollais (dir.), A travers champs, agronomes et géographes. Paris, Editions de l'ORSTOM, pp. 11-29.

Nota. JATBA = Journal d'Agriculture Traditionnelle (ex-Tropicale) et de Botanique Appliquée.



LA JACHÈRE DANS LES AGRICULTURES PRÉ-CONTEMPORAINES DE L'EUROPE

François Sigaut

A. G. SERPANTIE  
ORSTOM  
Fax : 67 54 78 00

Résumé :

Le contenu de la notion de jachère a complètement changé au XIX<sup>e</sup> siècle. Avant ce changement, la jachère (sens 1), encore appelée guéret, versaine, sombre, etc., désignait l'ensemble des labours à la charrue ou à l'araire exécutés entre mai-juin et octobre, jugés nécessaires à la préparation des céréales d'automne. Aujourd'hui, la jachère (sens 2) désigne une période de non-culture temporaire supposée permettre une certaine reconstitution de la fertilité du sol.

La confusion entre jachère-1 et jachère-2 a longtemps rendu incompréhensibles les agricultures du passé. Cette confusion est moins gênante dans le cas des agricultures actuelles où la jachère-1 a presque partout disparu. Mais elle le reste parfois, et surtout, elle rend manifeste que l'agronomie moderne a longtemps négligé de se doter d'un vocabulaire technique adéquat. Contrairement aux dialectes paysans d'autrefois par exemple, elle ne dispose pas de termes précis pour désigner les états successifs du champ, ce qui est un handicap pour analyser les rotations.

Mots-clés : jachère, chaumes, pâtis, rotations, systèmes de culture, labours, calendrier.

Faxé le 19-X-92